

**Le 6,35 de la « comta » .
Une arme de femme, symbole de la Résistance.**

Julie d'Andurain, « Le 6,35 de la comta. Une arme de femme, symbole de la résistance », dans Julie d'Andurain, François Audigier et Jean-Noël Grandhomme dir., *Les Français et les armes à feu. De 1789 à nos jours*, Hommage à François Cochet, Paris, Maisonneuve & Larose/ Hémisphères éditions, 2018, p. 87-104.

La résistance communiste a toujours fait grand cas de l'attentat du métro Barbès-Rochecouart du 21 août 1941¹. Pour se consolider, pour forger une identité combattante et s'inscrire dans un futur mythe résistancialiste destiné à durer, elle a rapidement conçu la station de métro parisien comme un véritable lieu de mémoire, un point d'ancrage symbolique susceptible de rappeler les modalités de l'engagement des communistes en France². Acte de naissance de la résistance communiste armée, ce moment ne saurait cependant se résumer à un lieu. L'attentat du métro Barbès s'est en effet préparé ailleurs, en banlieue, dans cette frange « rouge » de la périphérie parisienne. Si ses héros comme le colonel Fabien sont assez bien connus, l'événement et ses à-côtés conservent encore quelques zones d'ombres. On sait notamment peu de choses sur les armes qui ont servi à faire le « coup de feu », sur leurs origines, en particulier sur ce petit 6.35, ce « revolver de dames », qui après être passé de mains en mains, est devenue l'arme absolue dans les mains de « Frédo », autrement dit le futur colonel Fabien.

Mieux que certains témoignages constituant le fond de la connaissance de la « Résistance pionnière »³, cet objet révèle le jeu ambiguë des mémoires, particulièrement lorsque celles-ci sont emboîtées. Propriété de Marga d'Andurain (1893-1948) dont la réputation sulfureuse a occulté bien des aspects de sa vie⁴, l'arme est passée dans les mains de mon père, Jacques d'Andurain (1916-2016), pour être prêtée, le temps de l'attentat, à « Frédo ».

Tout en cherchant à éviter l'écueil de l'égo-histoire, je m'attacherai d'abord à décrire l'irruption de ce 6,35 dans l'histoire de la Résistance pour proposer une analyse rétrospective du parcours de l'arme jusqu'à la date du 21 août 1941. Il s'agira *in fine* d'effectuer une lecture anthropologique de cet objet pour montrer son cheminement entre histoire et mémoire.

¹ Pour le contexte, cela se passe deux mois après la rupture de l'alliance germano-soviétique et l'invasion de l'URSS par l'armée allemande.

² Pierre Nora, « Gaullistes et Communistes », dans Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de Mémoire III-1*, Paris, Gallimard, 1992, p. 347-383 ; sur une « histoire soucieuse de son histoire », voir aussi Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse. L'Histoire en débats*, Paris, Seuil, 2005 ; voir Pierre Laborie, *Le chagrin et le venin. La France sous l'occupation, mémoire et idées reçues*, Paris, Gallimard, 2014. Pour une historiographie plus spécifiquement communiste, voir René Gallissot, « Les communistes et les débuts de la Résistance », *Le Mouvement social*, janvier 1971, p. 130-143.

³ Julien Blanc, « La Résistance pionnière : un territoire en friche », dans Julien Blanc et Cécile Vast (dir.), *Chercheurs en Résistance. Pistes et outils à l'usage des historiens*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, p. 13-24.

⁴ Marguerite d'Andurain, dite Marga (1893-1948) fut ma grand-mère paternelle. Elle a habité mon enfance sans que je l'aie connue. Ma première expérience historique a donc consisté à confronter la mémoire familiale à l'histoire sur la partie de sa vie qui a trait à l'Orient. Julie d'Andurain, *Marga d'Andurain, une occidentale d'avant-garde en Orient*, Paris-I, mémoire de maîtrise sous la direction de Daniel Rivet, 1996.

I – À travers le canon d'un 6.35. Anthropomorphisme d'une entrée en guerre

– L'attentat du métro Barbès

Le 21 août 1941, à Paris, un jeune militant communiste de 22 ans, Pierre Georges, dit alors « Frédo » (1919-1944) se rend au métro Barbès-Rochechouart avec l'intention d'abattre un Allemand⁵. Il a reçu l'ordre de le faire de façon à montrer l'engagement de la jeunesse dans la résistance communiste. Il tient dans sa poche l'arme avec laquelle il compte perpétrer l'attentat⁶. Cette arme est toute petite : à peine 12 cm de longueur, 8 de hauteur. Il s'agit d'un pistolet automatique Browning fort classique. Considéré comme un pistolet de « poche » et plus encore un pistolet de « dame », il a été popularisé comme tel lors de l'assassinat de Gaston Calmette par M^{me} Henriette Caillaux le 16 mars 1914. Ce n'est pas une arme de guerre, particulièrement le modèle « Baby » qui pèse moins de 300 grammes. C'est encore moins une arme à fort pouvoir vulnérant puisque d'un point de vue balistique la cartouche de 6.35 est dotée d'une puissance d'arrêt très médiocre⁷. C'est une arme automatique certes, disposant de 6 balles dans le chargeur, mais une arme de défense qui a l'immense intérêt d'être facilement dissimulable au fond d'une poche, d'un sac de dame ou d'un manchon⁸. Bien qu'elle soit en vedette depuis le début du siècle, que le modèle de 1906 ait connu un réel succès, la cartouche de 6.35 n'est pas adoptée au sein des armées ; elle reste une arme de prédilection pour les opérations discrètes comme celle des agents secrets au moment du premier conflit mondial. Ainsi l'arme utilisée le 21 août 1941 témoigne de la faiblesse de l'arsenal du « terroriste », sinon de l'amateurisme des jeunes communistes car un professionnel aurait expliqué qu'il fallait envisager de vider un chargeur entier pour s'assurer pleinement de la capacité à tuer d'un petit 6.35⁹.

La faiblesse de l'arme est cependant compensée par le dispositif tactique mis en place. La date et le lieu ont été soigneusement choisis. Le 21 août est officiellement retenu pour souligner combien les jeunes communistes, qui n'ont pas admis l'invasion de l'Union soviétique par la Wehrmacht, sont prêts à aider la « mère Patrie » en ouvrant un second front en Europe. Ils veulent ainsi obliger le Reich à se sentir sur la défensive à l'Ouest et provoquer des répressions au sein de la population afin de la tenir à distance des nazis. Plus concrètement, il s'agit pour « Frédo » de venger un de ses amis. Car depuis l'été 1941, une vingtaine de jeunes gens, tous communistes, se sont réunis afin de former les « Bataillons de la Jeunesse »¹⁰. Les premières arrestations ont déjà entraîné leur lot des représailles en donnant naissance à un cycle de vengeance. Arrêtés le 13 août près de la station de métro Strasbourg-Saint-Denis où ils venaient de défiler en chantant « la Marseillaise » et en criant : « À bas Hitler ! », « Vive la France ! », Samuel Tyszlam et Henri Gautherot ont été fusillés deux jours plus tôt, le 19 août. S'il s'agit donc bien de venger la mort d'un ami, le lieu est également choisi avec soin. Il s'agit de réaliser un attentat dans le métro, dans une de ces stations que connaissent bien les jeunes communistes parisiens : une station du nord-est de Paris. La station Barbès-Rochechouart est privilégiée pour son long quai courbe qui permet d'empêcher une vue linéaire d'un bout à l'autre de la voie. Elle permet aussi une fuite facile avec l'autre ligne de métro aérien qui la dessert également. À la vengeance, « Frédo » veut ajouter le coup d'éclat qui montrera qu'il

⁵ Jean-Marc Berlière, *Le sang des communistes. Les bataillons de la jeunesse dans la lutte armée*, Paris, Fayard, 2004, p. 93-104.

⁶ Monique Georges, *Le Colonel Fabien était mon père*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2009. Voir aussi Paul Gaujac, « Le Colonel Fabien : mythe et réalité », *Batailles*, octobre-novembre 2006, n°8, p. 72-77.

⁷ L'énergie en joule est de l'ordre de 120 joules et la vitesse de sortie de canon est de 250 mètres/seconde.

⁸ Le 6.35 est également connu sous la dénomination anglo-saxonne de 25 ACP.

⁹ J.-P. Bastié, « Le 6,35 mm Browning », *L'Amateur d'Armes*, n°70, septembre 1987, p. 18-19.

¹⁰ Albert Ouzoulias, *Les Bataillons de la jeunesse*, Paris, Éditions Sociales, 1967.

s'agit bien d'un attentat et non d'un accident. Il est hors de question de pousser un officier sur la voie ; il s'agit bien de l'abattre par balles pour rendre l'attaque et le geste politique manifestes¹¹.

– Une attaque commando

Chef d'un groupe commando constitué de plusieurs guetteurs chargés de l'assister, « Frédo » est entouré de Gilbert Brustlein, qui reste près de lui tandis qu'Albert Gueusquin se positionne à l'autre bout du quai ; à l'extérieur Fernand Zalkinov attend en faction. Sur le quai de la station Barbès, direction porte d'Orléans, ils attendent nerveusement le passage d'un officier. À 8 heures très exactement, un jeune homme portant l'uniforme de la *Kriegsmarine*, l'aspirant Alfons Moser, arrive et se place au milieu du quai, devant les rames des 1^{res} classes. « Frédo » fait signe à ses camarades de se tenir prêt : cet officier « fera l'affaire ». Fébrilement, il se rapproche de lui, attend que l'officier avance vers la rame, ouvre la portière, lève le pied pour monter dans la voiture pour sortir le petit 6.35 de sa poche. À bout portant, il lui tire deux balles dans le dos ; Alfons Moser se retourne étonné et s'écroule. À peine les coups partis et l'officier à terre, sans prendre le temps de vérifier si l'officier allemand est mortellement blessé ou non, « Frédo » se précipite vers la sortie en remontant les escaliers du métro quatre à quatre tandis que sa fuite est protégée par son ami Gilbert Brustlein. Son arme désormais remise dans sa poche, « Frédo » traverse en courant les rues de Montmartre, passe par la rue Belhomme et rejoint Gilbert au square Villette près du Sacré-Cœur. Surplombant Paris, ils reprennent leur respiration. « Titi est vengé. Je te verrai au repêchage », souffle « Frédo » à l'oreille de Gilbert Brustlein. Il est 8h 30. Personne ne les suit. Ils ont réussi leur coup. Ils sont heureux car ils viennent de venger leur ami Tyszelman, tout en abattant en plein jour et en plein Paris, par balles, le premier officier allemand. Pour les communistes, cet acte marque un tournant dans la guerre : c'est le début de la résistance armée des jeunes communistes organisées pour combattre dans les « bataillons de la jeunesse »¹². Les Allemands engagent aussitôt une répression extrêmement féroce, également prise en charge, avec célérité et sévérité, par le régime de Vichy, notamment le ministre de l'Intérieur Pierre Pucheu qui met sur pied les « tribunaux spéciaux » (loi du 23 août 1941)¹³.

– L'arme à feu, comme matérialisation du combat

Cet attentat du métro Barbès n'est pourtant pas le point de départ de la résistance communiste. D'autres actes, d'autres assassinats ont précédé, mais ils n'ont jamais été matérialisés par l'utilisation d'une arme à feu. Une dizaine de jours précédents, dans la première quinzaine d'août, Maurice Le Berre, Marcel Bourdarias et Albert Manuel ont exécuté avec une matraque et un couteau un officier dans le 14^e arrondissement de Paris. Après l'exécution, son cadavre sert de support à un message signé des « Bataillons de la Jeunesse » : « pour un patriote fusillé, dix officiers nazis payeront »¹⁴. Le Berre et Bourdarias n'oublient pas de récupérer l'arme de l'officier qui vient augmenter le faible arsenal des jeunes communistes, mais ce n'est pourtant pas celle-ci qui sert pour l'attentat du 21 août. Cet attentat a donc quelque chose de particulier qui le distingue des précédents : l'utilisation des

¹¹ Pour le détail, voir Henri Noguères, *Histoire de la résistance en France, t. 1. La première année : juin 1940-juin 1941*, Paris, Robert Laffont, 1967.

¹² Albert Ouzoulias, *op.cit.* et Boris Dänzer-Kantof, « Attentat du métro Barbès-Rochechouart (21 août 1941) » sur museedelaresistanceenligne.org, Fondation de la Résistance – AERI. Une partie de l'article étant fondé sur le témoignage de Jacques d'Andurain.

¹³ Cette loi forge un nouveau tribunal, les Sections Spéciales, habilité à juger des condamnés en violation du sacrosaint principe de non-rétroactivité des lois. Cet aspect a été mis en scène par Costa Gavras dans *Section spéciale*, en 1975.

¹⁴ Albert Ouzoulias, *op.cit.*, p. 131-132.

armes à feu a vocation à tuer l'ennemi, désormais clairement identifié¹⁵. Cet acte aussitôt qualifié d'acte terroriste par les Allemands et Vichy a aussi pour conséquence particulière d'enclencher un cycle de violence continu en inaugurant une logique de représailles contre les populations civiles engagées dans la Résistance. « Frédo » et les responsables communistes qui lui ont donné ordre de passer à la résistance armée – dont Danielle Casanova – savent parfaitement dans quelle logique ils avancent. Venu des Brigades internationales, il a déjà un palmarès guerrier à son actif. Tous les communistes ou compagnons de route du P. C., et plus encore les non-communistes ne sont pas d'accord avec la méthode radicale employée par « Frédo ». Henri Frenay¹⁶, Emmanuel d'Astier de La Vigerie ou Jean-Pierre Lévy et les responsables français réfugiés à Londres condamneront la légèreté de ces actes. En ce début de guerre qui n'a pas encore connu les atrocités que l'on découvrira en 1945, il est aussi largement critiqué pour sa méthode qui consiste à tuer froidement, dans le dos, un homme qui est simplement le représentant d'un pays ennemi. Néanmoins, c'est bien aussi cet acte qui montre qu'il est temps pour la résistance – communiste ou non – de constituer un arsenal car le « temps des armes » est désormais venu.

Dans les jours qui suivent, en dépit des représailles du régime de Vichy, d'autres attentats à l'arme à feu se répètent. Ils ne viennent pas nécessairement de la résistance communiste, car elle n'est pas la seule à pouvoir se targuer de représenter la Résistance. Il existe une résistance de droite et d'extrême droite qui a commencé à se manifester dès septembre 1940. Le 27 août 1941, soit 6 jours après l'attentat de Barbès, Paul Collette, ancien camelot du Roi, tire sur Pierre Laval et Marcel Déat, lors d'une manifestation de la Légion des volontaires français contre le bolchevisme. Acte spontané d'un jeune homme hostile à Vichy, il se rend à une prise d'armes à la caserne Borgnis-Desbordes à Versailles sachant que de hautes personnalités seront présentes. Au moment où Pierre Laval arrive, accompagné de Jacques Doriot, Marcel Déat et Fernand de Brinon, Paul Collette tire cinq balles de son 6,35¹⁷. Las. Du fait de l'inexpérience du tireur, de la faiblesse du calibre et de la distance, aucune de ses cibles n'est mortellement touchée. Arrêté, Collette est condamné à mort, puis sa peine est commuée en travaux forcés à perpétuité. Un processus est enclenché. Le 6 septembre, avec un 6.35 également, André Kirschen, des Jeunesses communistes, tue le lieutenant Hauffmann ; il renouvelle son action le 10 contre un sous-officier allemand. C'est encore avec un calibre de 6.35 que le lieutenant-colonel Hotz, commandant de la place de Nantes, est tué le 20 octobre 1941 à Nantes par Gilbert Brustlein. Ainsi le 6.35 apparaît-il aux yeux de Dominique Venner comme « l'arme absolue » de ce début de la guerre en France¹⁸.

II – « Arme de femme » ou « arme de poche »

– Sous le seuil de la législation des armes

Cette arme de poche - ou cette arme de femme - si fortement sollicitée démontre la relative efficacité des lois sur la détention des armes, mais témoigne aussi de la faiblesse de l'organisation communiste, y compris au sein des « bataillons de la jeunesse ». Depuis le décret-loi du 18 avril 1939, les armes sont classées en huit catégories. La 1^{re} catégorie désigne les armes de guerre dont la vente est strictement interdite. Les pistolets tirant une munition d'un calibre égal ou supérieur à la munition réglementaire de 7,65 mm en font partie. En deçà,

¹⁵ Jean-Pierre Azéma et Olivier Wieviorka, *Vichy, 1940-1944*, Paris, Éditions Perrin, 2004, p. 261-263.

¹⁶ Henri Frenay, *La Nuit finira*, Paris, Robert Laffont, 1973, p. 280

¹⁷ Paul Collette, *J'ai tiré sur Laval*, Caen, Ozanne & Cie, 1946.

¹⁸ Dominique Venner, *Les armes de la Résistance, tome IV*, Paris, Jacques Grancher, éditeur, 1976, titre du chapitre V, p. 166-187.

en 4^e catégorie, on regroupe les armes de défense pour lesquelles la détention est soumise à une autorisation du commissariat de police ou de la gendarmerie à concurrence d'une seule arme par foyer¹⁹. Naturellement, la guerre durcit les conditions d'achat et de circulation des armes. Dès l'entrée de leurs troupes sur le territoire national français, les autorités militaires allemandes ont pris soin de légiférer sur la détention des armes, en interdisant par l'ordonnance du 10 mai 1940 la circulation des armes. Cette législation est renforcée par la suite par l'ordonnance du 5 mars 1942. Elle montre aussi que les premiers groupes de résistants, communistes ou non, ont dû « bricoler » pour trouver leurs premières armes. Dès les conditions d'armistices connues, des officiers ont cherché à camoufler leur matériel et leurs armes²⁰. À l'état-major de l'armée d'armistice, un service clandestin de camouflage de matériel – le C.M.D. – s'est forgé sous la houlette du colonel Mollard. Le commandant Paul Paillole a su lui aussi mettre en place une administration fictive chargée de contre-espionnage et qui pouvait, à l'occasion, récupérer du matériel. Des Bureaux des Menées Antinationales (B.M.A.) se structurent et agissent à l'occasion comme des bureaux de récupération des armes. Pour les communistes, dont le parti a été interdit par le gouvernement Daladier en septembre 1939 à la suite de la signature du pacte germano-soviétique (23 août 1939), il est encore plus difficile d'exister et, à plus forte raison de se procurer des armes. L'appareil communiste a plongé dans la clandestinité en octobre 1939, en même temps que Maurice Thorez a déserté et fui vers Moscou. Le parti est divisé, déstabilisé. À Paris, une activité minimale, clandestine, se maintient. Des jeunes femmes - Claudine Chomat, Danielle Casanova, Georgette Cadras – forment l'Union des jeunes filles de France (UJFF) en cherchant à entretenir la flamme des jeunesses communistes, à mesure que les perquisitions, arrestations, internements administratifs se multiplient. En octobre 1940, la direction clandestine du Parti décide de créer une Organisation Spéciale (O.S.). Constituée de groupes éparpillés, elle est chargée de liquider les traîtres, de produire des tracts, de recruter des combattants pour le Parti. Une grande partie des cadres de l'O.S viennent des Brigades internationales, dont Maurice Le Berre. S'ils prétendent être une force prête pour le combat, y compris après la prise de décision du passage à l'action armée après *Barbarossa*, le 22 juin 1941, ils combattent essentiellement par voie de tracts et sont surtout totalement démunis en matière d'armement. Dès lors, comment donc cette arme de femme est arrivée entre les mains de « Frédo », le futur colonel Fabien ?

– Pidouze, « l'anarchiste petit bourgeois »

C'est l'arme de « Pidouze », un jeune homme que « Frédo » vient tout juste de rencontrer aux Jeunesses communistes. Son 6,35 utilisé lors du sabotage mené le 17 août aux Isolants de Vitry a bien fonctionné. C'est un argument suffisant. « Pidouze », de son vrai nom Jacques d'Andurain (1916-2016), est volontiers provocateur. Il marque son athéisme par son surnom tout en conjurant l'injure d'avoir une particule quand on se dit marxiste-léniniste. Au sein des Jeunesses communistes, on se méfie de lui ; on le voit surtout comme un « anarchiste petit bourgeois ». De fait, né à Hastingues dans les Landes, Jacques d'Andurain a mené jusque-là une vie de très bourgeoise. Élevé par son grand-père maternel, Maxime Clérise, magistrat à Bayonne, par sa grand-mère et ses tantes, il est envoyé très tôt chez les Frères des Écoles Chrétiennes (1921) de façon à recevoir la « meilleure éducation ». Dans ce milieu clérical, on le voit déjà aller au petit séminaire d'Uztaritz pour qu'il devienne curé. Sa mère en décide autrement et le fait venir auprès d'elle. À 13 ans, le jeune Jacques rejoint ainsi ses parents

¹⁹ Dominique Venner, *op.cit.*, p. 147

²⁰ Dominique Venner, *op.cit.*, p. 135.

avec qui il a, jusqu'alors, très peu vécu. Depuis leur mariage en 1911, Pierre (1881-1936) et Marguerite d'Andurain (1893-1948) vivent comme des *globe-trotters* : ils sillonnent le vaste monde soit pour faire fortune²¹ soit, après la Grande Guerre, pour masquer une misère qui se fait de plus en plus évidente au fur et à mesure que la rente se meurt²². Pierre d'Andurain est un homme droit, intègre. Son fils lui reconnaîtra ultérieurement une grande qualité, celle d'avoir été « dispensé » de servir à l'armée après avoir giflé un colonel pendant la Grande Guerre : celui-ci avait refusé de relever le tir de l'artillerie et « mis en doute » la parole de son lieutenant lui affirmant qu'il était sous le feu de sa propre armée en 1916. Sauvé grâce à ses relations d'un conseil de guerre qui l'aurait certainement condamné à mort, Pierre se contente alors de suivre sa femme, très entreprenante. Marguerite d'Andurain est un tempérament. Elle a obtenu son surnom de Marga dans les pensions catholiques d'Espagne, d'où elle s'est faite *religieusement* expulser. Pleine de vie et de caractère, voire forte tête, elle s'est tellement obstinée à lutter contre le carcan dans lequel on éduquait les jeunes filles de son milieu et de son temps, qu'elle avait fini par être soumise à une procédure d'exorcisme à la cathédrale de Bayonne par le tout jeune Mgr. Gieure. Devant les limites effectives de l'opération de conjuration, sa famille a préféré la marier à l'un de ses cousins, le comte Pierre d'Andurain, qui la trouvait plutôt fort jolie et amusante. « Pidouze » est donc le fils cadet de ce couple, pour le moins original qui, après ses voyages en Argentine, en Afrique du Nord, en Égypte, s'est fixé dans le désert syrien.

À Palmyre, dans un hôtel installé au cœur des ruines, Pierre d'Andurain doit à son épouse Marga de vivre un bonheur agreste au milieu des bédouins. C'est elle qui a eu, en effet, un coup de cœur pour la ville antique lorsque, à l'occasion d'un voyage d'agrément en 1927, elle découvre l'ancienne cité de la reine Zénobie, magnifique site, à peine connu des archéologues. D'un commun accord avec Pierre, ils divorcent de façon à ce que Marga puisse récupérer la totalité des sommes dont son père, magistrat prévoyant, l'avait dotée lors de son mariage. Grâce à cette manne financière, elle devient la gérante d'un hôtel qu'elle crée de toute pièce à Palmyre, hôtel dont la structure d'origine est constituée par la grande bâtisse moderne élevée par les frères Kettaneh au moment de la construction de la route entre **entre** Beyrouth, la Mésopotamie et la Perse²³. En hommage à l'antique reine, elle la baptise l'hôtel Zénobie tandis que les populations locales lui accordent volontiers le surnom de « Zeinab ». De son côté, Pierre peut satisfaire sa passion des chevaux. Ami et banquier tous les chefs bédouins de la mouvance de Palmyre, il vend, achète, échange des chevaux arabes. À l'occasion, il chasse la gazelle avec eux dans le désert. À l'instar de son mari, Marga se plaît à régenter son petit monde, c'est-à-dire les familles de la ville arabe de Palmyre où elle recrute une partie de son personnel. Dans la mesure où l'activité de l'hôtel est épisodique voire anecdotique, elle participe aussi à la vie des tribus, va à la rencontre des femmes et des enfants, cherche à diffuser quelques rudiments d'hygiène. Elle se fait bientôt un nom dans la Palmyrène, les populations la reconnaissant volontiers comme la « comta », la comtesse de Palmyre.

²¹ En bons Basques qui se respectent, ils ont cherché la fortune outre-Atlantique en achetant un ranch en Argentine en 1913, mais l'affaire n'a pas fonctionné. En août 1914, Pierre rentre en France.

²² Edmond Goblot, *La barrière et le niveau. Étude sociologique sur la bourgeoisie française*, Paris, Félix Alcan, 1925.

²³ « Une nouvelle route pour l'Europe », *L'Éveil économique de l'Indochine : Bulletin hebdomadaire*, 28 juin 1925.

– La Comta

Cette « comta » mène la vie d'une femme libre. Elle n'est pas particulièrement fidèle à son mari, pas plus qu'il ne l'est lui, de son côté. Vivant sans trop se soucier des « bonnes manières », affirmant son autonomie et son indépendance par sa manière de se coiffer, de s'habiller, par la volonté de pouvoir posséder une voiture qui la rend plus mobile que n'importe qui, militaire ou bédouins²⁴, elle vit entre Palmyre et Beyrouth où elle souhaite conserver le contact avec la « bonne société ». Elle se rend aussi régulièrement en France, profitant de ses séjours pour prendre des cours de pilotage. Rêvant d'avoir son propre avion à Palmyre pour circuler plus librement dans le désert, elle entreprend d'apprendre à voler à l'été 1930 à Villacoublay. L'année suivante, elle est « lâchée » par son moniteur Vantourhoudt autrement dit, elle commence à voler de ses propres ailes à l'école Morane-Saulnier. Brevetée en octobre 1931, elle fait partie d'une toute petite minorité de femmes pilotes. Cela l'autorise sans doute à adopter des allures de notables qui, selon les cas, exaspèrent ou amusent les officiers français du poste de Palmyre à qui elle prétend expliquer la manière de vivre avec les Arabes.

Marga qui semble manifester assez tôt un « goût de la vie dangereuse »²⁵ a déjà été l'objet, en 1930, d'une agression par arme à feu. Plusieurs balles sont venues atteindre la fenêtre de la chambre où logeait le couple sans que personne ne soit blessé ou tué. L'enquête n'ayant pas permis de déterminer l'auteur de l'agression, Marga obtient le droit de posséder une arme, un petit 6.35 qu'elle trouve facilement à loger dans un sac à main. Dans le cadre du mandat en Syrie, la réglementation sur les armes est tatillonne, y compris pour les armes blanches ou les « armes de poche », dont on sait depuis le début du XX^e siècle qu'elles prolifèrent facilement et dangereusement pour la sécurité publique²⁶. En Syrie, à l'issue de la révolte druse, les réglementations se sont succédées. Renforcées au cours des années suivantes, elles associent systématiquement le port d'arme à une taxe. En 1932, il ne peut pas être possible de posséder plus de trois armes de chasse par permis²⁷. Tout port d'arme doit passer systématiquement par l'autorité mandataire qui surveille aussi très activement la délivrance des munitions et la poudre vendue sous forme de bons équivalent à 500 gr. maximum. Dans les zones frontalières de l'Est cependant, des permis particuliers existent pour les habitants qui en font la demande auprès des services de renseignements locaux. Quoiqu'il ne soit pas facile de posséder une arme à feu en Syrie, Marga d'Andurain obtient de disposer de sa propre arme, ce qui constitue, pour son jeune fils, un signe supplémentaire de puissance.

III – Mémoires emboîtées, mémoires emboisées

– Bourgeois-bohème ou l'excentricité en mouvement

Rejoignant ses parents, Jacques d'Andurain est scolarisé chez les Lazaristes à Damas (1929). Le prosélytisme ambiant lui fait quitter son école pour l'Université Saint-Joseph de Beyrouth d'où il se fait bientôt expulser pour « athéisme ». Il a alors tout juste 14 ans. Fasciné par sa mère, il adopte alors un comportement semblable au sien, c'est-à-dire une vie où l'excentricité est la règle. Enchaînant les écoles - mission laïque de Damas en 1931²⁸,

²⁴ En dépit des efforts du Haut-Commissariat pour promouvoir les automobiles françaises (Voisin en particulier), du passage de la mission Citroën (Croisière Jaune) à l'hôtel Zénobie en 1931, Marga possède une voiture américaine, une Dodge.

²⁵ « En écoutant Joseph Peyré parler du destin des jeunes reporters », *L'Écho d'Alger*, 28 janvier 1935.

²⁶ Léon Ameline, *Le Port d'armes et le droit pénal*, Laval, imprimerie Beaumont, 1919.

²⁷ Additif réglementant la détention et le port des armes et instituant les taxes pour les autorisations, licences et permis no. 4/LR, du 6 août 1932.

²⁸ André Thévenin, *La mission laïque française à travers son histoire, 1902-2002*, Paris, I.M.E., 2002.

Université américaine de Beyrouth - il se familiarise avec la littérature marxiste, se fait de plus en plus critique de son père, de son frère aîné Pio trop « Action française ». Grand lecteur, il passe une grande partie de son temps à la bibliothèque de l'Université où il se met à lire Karl Marx. Là, un « mystérieux Arménien » lui propose d'adhérer au parti communiste syrien. De fait, dans le sillage de la révolte druse de 1925, un parti communiste clandestin s'est forgé sous l'autorité de Fouad Chimali (1894-1939), ouvrier cigarettier syrien expulsé d'Égypte par les Anglais en juin 1923 au sein d'un groupe d'une quinzaine de réfugiés arméniens fondateurs de la « jeunesse Spartacus ». Mais Jacques est très trop jeune pour adhérer au Parti. Et puis sa mère continue à faire parler d'elle.

Au printemps 1933, Marga d'Andurain décide de visiter les Lieux saints de l'Islam, La Mecque en particulier. Sous couvert d'un reportage, elle voudrait être la première femme européenne à pénétrer le sanctuaire saint de l'Islam. Mais comme elle ne peut envisager de faire ce voyage seule, elle entreprend de conclure un mariage blanc avec un bédouin, Soleiman el-Dekmari venu de Bahrein, qui compte ensuite repartir dans son pays, dans la province du Nedj alors sous la tutelle d'Ibn Séoud. Par le mariage avec son « mari-passeport », elle devient citoyenne du Nedj. Elle doit prendre le voile. Naturellement, consciente des dangers, elle ne part pas sans son arme – le fameux 6,35 – mais alors qu'elle se rend à Haïfa, pour épouser son bédouin, les autorités palestiniennes lui prennent son arme et l'envoient en transit à la frontière²⁹. Nonobstant, elle se fait musulmane à Jérusalem avant d'embarquer à Port-Saïd à bord d'un bateau de pèlerins. Repérée comme une « *Roumi* » c'est-à-dire une occidentale à Djeddah, elle est arrêtée et bientôt jetée dans les geôles d'Ibn Séoud, tandis que son mari bédouin meurt d'un empoisonnement dont elle est aussitôt accusée. Menacée de lapidation, elle sort de cette mauvaise passe grâce à l'intervention du consul de France en poste à Djeddah, Roger Maigret. Revenue à Paris, elle raconte son odyssee dans la presse et se retrouve propulsée « aventurière » du désert³⁰.

Difficile dès lors pour son fils de se distinguer, de briller. Il lui faut se démarquer davantage, trouver à exister : en octobre 1934, étudiant au lycée Michelet de Vanves, il adhère au parti communiste français. Sa connaissance du monde communiste reste faible. Il lui faut encore la matière du Front Populaire en 1936 et surtout, plus tard en 1938, sa rencontre avec Pierre Hervé (1913-1993) et Jean-Pierre Vernant (1914-2007) pour véritablement construire sa *doxa* communiste. Dans la mesure où il continue à faire des allées et venues entre la France et l'Orient, il se trouve en Syrie au moment de l'assassinat de son père à Palmyre le 28 décembre 1936³¹. C'est une période difficile et douloureuse pour lui et sa mère, d'autant qu'ils se persuadent que l'assassinat a été commandité par certains militaires du poste de Palmyre, le capitaine Gherardi et le docteur Cadi. Jacques a promis à sa mère qu'il vengerait son père tombé le « jour des Saints Innocents »³². Avec l'objectif de faire feu publiquement sur les officiers le jour des obsèques, il a pris soin de prendre le revolver de sa mère. Mais lors de la cérémonie organisée rapidement et provisoirement au milieu des ruines de Palmyre, le petit

²⁹ Elle récupère le 6,35 à son retour en Syrie.

³⁰ Elle retourne en Syrie en 1934 après avoir relaté ses aventures dans *l'Intransigeant* (du 5 au 25 avril 1934), une partie de la rédaction ayant été assurée par son ami, l'archéologue Henri Seyrig. Quelques années plus tard, elle publie le texte à peine modifié sous forme monographique : Marga d'Andurain, *Le Mari Passeport*, Paris, Jean Froissart, 1947.

³¹ Il est agressé un soir près de l'éolienne de l'hôtel qu'il allait inspecter régulièrement par un bédouin qui le transperce de multiples fois avec une arme blanche. Pierre d'Andurain parvient à rentrer à l'hôtel où il expire bientôt.

³² La célébration des Saints Innocents a lieu le 28 décembre en Europe, le 29 décembre en Orient. C'est Jacques d'Andurain qui fait référence à cette fête religieuse dans ses mémoires pour dater l'assassinat de son père.

pistolet reste au fond de sa poche. Vivant ce jour-là la honte de sa vie³³, il fait de ce 6,35 un objet tout à la fois coupable et rédempteur. Il lui faudra racheter un jour la lâcheté exprimée un soir de décembre, frileux et humide à Palmyre. Ce point de rupture marque le début de l'élaboration d'un discours intérieur qui ne va pas cesser d'évoluer.

- La mémoire résistancialiste *in vivo*. De l'arme à la plume ou les enjeux mémoriels de la Résistance.

Venons-en donc maintenant à la manière dont cette mémoire de guerre m'a été transmise³⁴. Fille cadette de Jacques d'Andurain, née en 1968, j'ai eu ce privilège d'assister aux évolutions successives du discours de mon père sur la Résistance. Du plus loin que je me souviens, ses « confessions » de guerre m'ont toujours fascinées tout en me laissant quelque peu dubitative, sans que je sache d'abord si c'était à cause de mon jeune âge, de mon manque de culture et de ma méconnaissance du sujet ou plutôt de la manière, non linéaire, dont mon père me racontait « sa » guerre. Lorsque j'étais enfant, je trouvais sa guerre « compliquée ». J'avais en effet le sentiment que le scénario de départ – celui sur l'attentat du métro Barbès – changeait de façon permanente. Difficile donc de trouver des points de repères auxquels m'accrocher en dehors d'un que j'avais parfaitement mémorisé : le revolver qui avait en quelque sorte « lancé » la Résistance communiste était « celui de Marga », autrement dit celui de ma grand-mère.

À la catéchèse résistancialiste, débarrassée au fil des années du discours communiste, mon père ajoutait progressivement un certain goût pour les armes, sans être toutefois lui-même chasseur ou amateur d'armes. Tout en nous affirmant, à mon frère et à moi, qu'il était piètre tireur, il faisait de la possession de l'arme la quintessence de l'acte guerrier. Pas d'hoplophobie³⁵ donc. Au contraire. Or, si une certaine familiarité avec les armes caractérisait de plus en plus son discours, nous savions que, dans cette affaire du métro Barbès, il n'avait été qu'un intermédiaire, un « passeur » entre deux mondes. Le 6.35 subtilisé à sa mère pour le passer à « Frédo », c'était sa première heure de gloire, celle qui précédait son ralliement à Libération-Sud, puis son engagement dans le maquis de la Montagne noire. En réalité, c'était moins son « entrée en Résistance » qu'il nous racontait que sa rencontre avec Fabien, pour qui il avait une véritable admiration pour sa capacité à décider de « faire le coup de feu ».

Des années plus tard, mon père prit la décision d'écrire ses mémoires. Dans ses récits, plusieurs éléments nouveaux apparaissaient. D'abord, il se définissait clairement désormais comme l'un des premiers résistants, ensuite comme un survivant, faisant valoir qu'il était toujours vivant « carabine Remington en mains, en août 1944 »³⁶. Non seulement la chronologie de son entrée dans la Résistance se faisait plus large, sa participation à la guerre plus affirmée, mais il survalorisait désormais le rôle des armes en général, du 6,35 en particulier. Que s'était-il passé entre temps ? Tournant le dos à « sa » guerre présentée comme une péripétie de jeunesse, un signe de joyeuse insubordination, il se positionnait en réaction aux nombreuses publications qui ne cessaient de s'accumuler sur son bureau. Il voulait apparaître désormais comme un « Résistant » aux yeux de ses interlocuteurs, parmi lesquels ses anciens camarades de guerre, mais aussi les universitaires venus le questionner. Il lui fallait donner « sa » version de la guerre car elle ne correspondait pas tout à fait à celle

³³ Jacques d'Andurain, *Drôle de mère*, In Libro Veritas, 2007, p. 256-257.

³⁴ Avec Pierre Laborie récemment disparu, l'historien Henry Rouso est l'un des premiers à avoir mis en exergue l'importance du discours résistancialiste, à l'avoir même historicisé. Sur le résistancialisme, voir Pierre Laborie, « Résistance », *Les mots de 39-45*, Toulouse, éditions du Mirail, 2006, p. 103

³⁵ Néologisme créé en 1962 par le colonel Jeff Cooper, spécialiste en armes à feu et écrivain, l'hoplophobie désigne littéralement « la peur des armes ».

³⁶ Jacques d'Andurain, *Commentaires après-guerre*, In Libro Veritas, 2007, p. 9.

qu'il entendait ou lisait par ailleurs. Sans le formaliser alors totalement, je comprenais que le récit paternel de la guerre tenait d'un positionnement très personnel qui ne souffrait guère la concurrence mémorielle.

- Le 6,35 ou la vengeance des Saints Innocents

Les papiers personnels de Jacques d'Andurain permettent de reconstituer, au moins partiellement, son propre cheminement mémoriel. Très largement antérieur aux années 1970, il date en réalité de la fin des années 1950 quand la Commission nationale des Homologations (CNH) émet un avis négatif à son homologation en tant que résistant. L'opération s'effectue en plusieurs phases : chef de bataillon FFI en mars 1945 au moment de la sortie de guerre³⁷, il est reclassé comme lieutenant le mois suivant et finalement homologué lieutenant FFI par décision n°1388 du 14 mai 1945³⁸. Or, du fait d'un séjour prolongé au Brésil, il n'a jamais reçu sa notification de grade, ni signé aucun document. Du coup, lorsqu'il rentre en France en 1958, il découvre que ses services FFI sont considérés comme nuls et nonavenus. Il entreprend donc de renouer les liens avec les anciens résistants, à commencer par Lucie Aubrac. Le 25 août 1963, celle-ci lui adresse un courrier où elle commet une petite perfidie qui ne lui échappe pas en déclarant « Jacques d'Andurain fut un résistant sérieux, courageux, organisateur, sans interruption depuis le début de 1942 jusqu'à la Libération ». Ainsi, par la plume et du haut de son autorité de résistante, elle l'exclut de la Résistance pionnière, de la résistance des origines, c'est-à-dire des engagements des années 1940 à 1942. Mon père développe à partir de ce moment-là une rancœur vis-à-vis de Lucie Aubrac, et globalement vis-à-vis de tous ces résistants « patentés », homologués.

Au cours des années 1970, mon père renoue avec sa volonté de montrer qu'il a participé activement à la guerre. Cherchant à dépasser l'insulte que lui a faite Lucie Aubrac, il veut désormais apparaître comme un résistant de la « première heure ». Il se rapproche donc de ceux qui peuvent témoigner de son engagement précoce, sollicite des attestations auprès d'Albert Ouzoulias (novembre 1970) puis de Blanche Jacquot (mars 2002) retrouvée lors de l'Hommage aux fusillés du XI^e arrondissement en mars 2000 à l'hôtel de Lassay. Dans l'intervalle, il a discuté avec l'historien Laurent Douzou, venu le questionner à propos du mouvement Libération-sud, et assisté à sa soutenance de thèse en 1993. Dans la version de la thèse publiée en 1995³⁹, mon père note surtout que l'historien l'a reconnu comme un homme capable de faire le coup de feu, comme un de ceux dont on a reconnu sa capacité à manier les armes au moment de son arrivée à Lyon en 1942. De là, date la résurrection mémorielle du 6,35 dont on voit aussitôt l'écho dans les ouvrages qu'il publie alors à compte d'auteur⁴⁰. Il investit alors résolument l'image d'un résistant armé, allant jusqu'à se mettre en scène sous les traits d'un combattant par le truchement d'une photographie prise, non pas pendant la guerre⁴¹, mais en juillet 1938, quand soldat à la 10^e compagnie d'Orly, il était allé tirer à la carabine place d'Italie, à la foire.

³⁷ SHD - Vincennes, dossier Jacques d'Andurain. 16 P 156067. Direction des personnels militaires de l'armée de terre, section 'Résistance'. Citation à l'ordre de la division du commandant F.T.P.F, région R.3.

³⁸ SHD - Vincennes, 16 P 156067. Il semble que ce reclassement soit la conséquence de son refus de poursuivre une formation militaire destinée à le préparer à partir pour l'Indochine.

³⁹ Laurent Douzou, *La désobéissance, Histoire du mouvement Libération-Sud*, Paris, Odile Jacob, 1995.

⁴⁰ Jacques d'Andurain, *Étudiants pour le Maréchal*, Paris, In LibroVeritas, 2006 repris dans *Commentaires après-guerre*, In LibroVeritas, 2007.

⁴¹ Car il n'a pas de traces visuelles ou écrites de cette période.

Pour conclure, ce 6,35 que mon père récupère des mains de « Frédo » après l'attentat de Barbès⁴², dit beaucoup sur la Résistance et sur les hommes et les femmes qui ont vécu cette période. Il exprime d'abord l'incroyable dénuement armé dans lequel se trouvent les premiers résistants, qu'ils soient communistes ou autres. Il souligne aussi combien l'amateurisme a été la règle à l'été 1941. Quelles que soient les obédiences politiques, la guerre n'a été ni préparée ni anticipée, ce qui explique que des armes de femmes, des armes de sous-catégorie, aient tant servi lors des premiers coups de main.

Cette arme montre aussi d'une certaine manière la façon dont les historiens ou les résistants eux-mêmes ont investi l'histoire de la Résistance et, comment, chemin faisant, le récit des uns et des autres a permis de faire émerger des « objets d'histoire » jusque-là ignorés, dont le rôle avait été mésestimé.

Dans le cas de mon père, l'objet a glissé progressivement de l'histoire à la mémoire lui permettant de se placer lui-même dans une position de *primus inter pares*, alors même que tous ses amis résistants – et parmi eux des ennemis - disparaissaient. Conscient que « l'ère du témoin » était sur le point de s'achever, il lui fallait témoigner, encore et toujours pour imposer sa vision de l'histoire, fut-ce au prix de quelques provocations. Mais l'arme était aussi - en eut-il jamais conscience ? – sa façon de reconstituer la dimension tragique et violente de son existence, celle qui le liait à ses parents⁴³.

⁴² Racontant dans ses mémoires comment « Frédo » lui a redonné l'arme en la lui remettant entre les mains sous une table, il affirme goguenard, que ce fut le « seul dessous de table » qu'il ait jamais reçu.

⁴³ Après l'assassinat de son père en décembre 1936, sa mère est également assassinée le 5 novembre 1948 à bord de son yacht le *Djeilan*. Balancé par-dessus bord, son corps n'a jamais été retrouvé.